

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1923

THÈSE

299

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

PRÉSENTÉE PAR

SUZANNE THIZY

Ancienne Externe des Hôpitaux de Paris

Saint-Simon Clinicien

Président de thèse : M. le Professeur JEANNIN

PARIS
LIBRAIRIE LE FRANÇOIS
91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91

1923

999

299

THÈSE
POUR LE DOCTORAT
EN MÉDECINE



FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1923

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

PRÉSENTÉE PAR

SUZANNE THIZY

Ancienne Externe des Hôpitaux de Paris

Saint-Simon Clinicien

Président de thèse : M. le Professeur JEANNIN

PARIS
LIBRAIRIE LE FRANÇOIS
91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91

—
1923

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

DOYEN DE LA FACULTÉ : M. ROGER.

Anatomie
 Anatomie médico-chirurgicale
 Physiologie
 Physique médicale
 Chimie organique et chimie générale.....
 Bactériologie
 Parasitologie et histoire naturelle médicale.....
 Pathologie et thérapeutique générales.....
 Pathologie médicale
 Pathologie chirurgicale
 Anatomie pathologique
 Histologie
 Pharmacologie et matière médicale.....
 Thérapeutique
 Hygiène
 Médecine légale
 Histoire de la médecine et de la chirurgie.....
 Pathologie expérimentale et comparée.....

MM.

NICOLAS.
 CUNÉO.
 RICHEL.
 André BROCA.
 DESGREZ.
 BEZANÇON.
 BRUMPT.
 Marcel LABBÉ.
 N...
 LECENE.
 LETULLE.
 PRENANT.
 RICHAUD.
 CARNOT.
 Léon BERNARD.
 BALHAZARD.
 MÉNÉTRIÉR.
 ROGER.
 ACHARD.
 WIDAL.
 GILBERT.
 CHAUFFARD.
 MARFAN.
 NOBÉCOURT.

Clinique médicale

Hygiène et clinique de la première enfance.....
 Clinique des maladies des enfants.....
 Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale
 Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....
 Clinique des maladies du système nerveux.....
 Clinique des maladies contagieuses.....

Clinique chirurgicale

Clinique ophtalmologique
 Clinique des maladies des voies urinaires.....

Clinique d'accouchements

Clinique gynécologique
 Clinique chirurgicale infantile.....
 Clinique thérapeutique
 Clinique oto-rhino-laryngologique
 Clinique thérapeutique chirurgicale.....
 Clinique propédeutique

CLAUDE.
 JEANSELME.
 P. MARIE.
 TEISSIER.
 DELBET.
 LEJARS.
 HARTMANN.
 GOSSET.
 DE LAPERSONNE.
 LEGUEU.
 BRINDEAU.
 COUVELAIRE.
 JEANNIN.
 FAURE.
 Auguste BROCA.
 VAQUEZ.
 SEBILLEAU.
 DUVAL.
 SERGENT.

AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.			
ABRAMI.	DESMAREST.	LARDENNOIS.	RATHERY.
ALGLAVE.	DUVOIR.	LE LORIER.	RETTERER.
BASSET.	FIESSINGER.	LEMIERRE.	RIBIERRE.
BAUDOUIN.	GARNIER.	LEQUEUX.	ROUSSY.
BLANCHETIÈRE	GOUGEROT.	LEREBoullet.	ROUVIÈRE.
BRANCA.	GRÉGOIRE.	LERI.	SCHWARTZ.
CAMUS.	GUENIOT.	LEVY-SOLAL.	STROHL.
CHAMPY.	GUILLAIN.	MATHIEU.	TANON.
CHEVASSU.	HEITZ-BOYER.	METZGER.	TERRIEN.
CHIRAY.	JOYEUX.	MOCQUOT.	TIFFENEAU.
CLERC.	LABBÉ (H.).	MULON.	VILLARET.
DEBRÉ.	LAIGNEL-LAVASTINE.	OKINCZYC.	
	LANGLOIS.	PHILIBERT.	

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation



A MES PARENTS

A MES AMIS

A MON PRESIDENT DE THESE

M. LE PROFESSEUR C. JEANNIN,

Professeur de Clinique Obstétricale à la Faculté de Paris.
Chevalier de la Légion d'Honneur.

Qui m'a fait le très grand honneur d'accepter la présidence de ma thèse, respectueux témoignage de reconnaissance pour le bienveillant accueil qu'il m'a toujours réservé.

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX

M. LE DOCTEUR KLIPPEL ;
M. LE DOCTEUR GERNEZ ;
M. LE DOCTEUR TUFFIER ;
M. LE DOCTEUR TOUPET ;
M. LE DOCTEUR LABEY ;
M. LE PROFESSEUR MARFAN ;
M. LE PROFESSEUR BROCA ;
M. LE DOCTEUR FAURE-BEAULIEU ;
M. LE PROFESSEUR BRINDEAU ;
M. LE PROFESSEUR JEANNIN ;
M. LE DOCTEUR MONTHUS.

A MM. les Docteurs RICHARD, LANTUEJOUL, CHATEL-
LIER, BENIT, PAREUX.

A MONSIEUR LE DOCTEUR CABANES,

Qui nous a fourni le sujet de cette thèse.

INTRODUCTION

En parcourant l'histoire de la médecine, on éprouve toujours un certain intérêt à noter de quelle façon ont été observées les diverses maladies jusqu'à nos jours.

Cet intérêt est considérablement accru lorsque dans une œuvre littéraire on les trouve décrites avec une exactitude et un luxe de détails dignes d'un vrai clinicien.

Rien de ce qui concerne la médecine ne laissa le grand observateur Saint-Simon indifférent. Aussi les « Mémoires » sont-ils remplis d'observations médicales les plus variées, les procédés et les innovations thérapeutiques mentionnés avec leur succès ou leur mécompte ; les médecins eux-mêmes y tiennent une grande place, qu'ils soient officiels et de Faculté, soit qu'il s'agisse de simples empiriques.

A côté du Saint-Simon mémoraliste conteur et historien, il y a donc lieu de placer un *Saint-Simon clinicien*.

Nous ne prétendons pas rapporter tout ce qui a trait à la médecine dans les Mémoires et encore moins faire à propos de ces différentes observations un diagnostic rétrospectif précis ; sachant combien en clinique un diagnostic

est parfois difficile et hésitant, surtout lorsqu'il ne repose que sur une simple observation, quelle serait cette hésitation et combien il serait difficile à poser avec précision à deux cents ans de distance.

La cause de la mort de Madame n'en est-elle pas une preuve et les controverses qu'elle a soulevées nous sont un exemple que l'on ne peut rien affirmer avec certitude.

Nous nous contenterons donc au sujet de chacune de ces observations de supposer le diagnostic le plus vraisemblable lorsqu'il n'aura pas été fait du vivant de Saint-Simon; et nous essayerons de montrer combien il fut un grand observateur médical.

Nous verrons d'abord quelques-unes des observations qui nous ont parues les plus intéressantes sans essayer de les classer; leur diversité rendant pareil classement très difficile, un grand nombre d'états pathologiques y sont décrits, depuis le plegmon du bras, jusqu'à l'épilepsie de Monsieur le Duc en passant par l'apoplexie de Monseigneur.

Observations diverses

Les mémoires s'étendent de 1691 à 1723; pendant cette longue période Saint-Simon a beaucoup observé; vivant à la cour, il suivait la famille royale dans ses déplacements; aussi la mort et les états pathologiques des principaux personnages de cette cour lui fourniront-ils l'occasion de faire de belles descriptions cliniques.

Tous étaient alors fort gros mangeurs, aussi en résultait-il quelques inconvénients : embarras gastriques, et surtout apoplexies dont les cas ne peuvent se compter.

Voici d'abord une première observation au sujet d'une indigestion de Monseigneur :

« Le samedi 19 mars, veille des Rameaux, au soir, le
« roi étant à son prie-Dieu pour se déshabiller tout de
« suite à son ordinaire, entendit crier dans sa chambre
« pleine de courtisans et appeler Fagon et Félix avec un
« grand trouble. Monseigneur se trouvait extrêmement
« mal. Il avait passé la journée à Meudon où il n'avait
« fait que collation et au souper du Roi s'était crevé de
« poisson; il était grand mangeur comme le Roi et comme
« les Reines ses mère et grand'mère.

« Il n'y avait pas grand paru après le souper. Il venait
« de descendre chez lui du cabinet du roi, et, à son ordi-
« naire, aussi s'était mis à son prie-Dieu en arrivant pour
« se déshabiller tout de suite. Sortant de son prie-Dieu et
« se mettant dans sa chaise pour se déshabiller il perdit
« tout à coup connaissance...

Le roi et la duchesse de Bourgogne se précipitent chez Monseigneur.

« Ils trouvèrent Monseigneur à demi-nu, que ses gens
« promenaient, ou plutôt traînaient par la chambre. Il ne
« connut ni le roi qui lui parla, ni personne, et se défendit
« tant qu'il put contre Félix qui, dans cette nécessité
« pressante se hasarda à le saigner en l'air et y réussit...
« La connaissance revint.

« On lui donna force émétique qui fut longtemps à
« opérer et qui sur les deux heures fit une évacuation
« prodigieuse haut et bas. A deux heures et demie n'y
« paraissant plus de danger, le roi qui avait répandu des
« larmes s'alla coucher. A 5 heures tout l'effet étant passé,
« les médecins le laissèrent reposer et firent sortir tout le
« monde de sa chambre... Il en fut quitte pour garder la
« chambre huit ou dix jours.

Comme nous l'avons dit, les cas d'apoplexie n'étaient pas rares; en voici un exemple où Saint-Simon nous donne des détails très bien observés, embarras de la parole, perte progressive de la connaissance précédant le coma et la mort.

« Saint-Pierre arriva de Saint-Cloud, qui demanda à
« parler au roi de la part de M. le duc de Chartres; on le

« fit entrer dans le cabinet où il dit au roi que Monsieur
« avait eu une grande faiblesse en soupant, qu'il avait
« été saigné, qu'il était mieux, mais qu'on lui avait donné
« de l'émétique. Le fait était qu'il soupa à son ordinaire
« avec les dames qui étaient à Saint-Cloud... Vers l'en-
« tremets, comme il versait d'un vin de liqueur à M^{me} de
« Bouillon, on s'aperçut qu'il balbutiait et qu'il montrait
« quelque chose de la main. Comme il lui arrivait quel-
« quefois de leur parler espagnol quelques dames lui
« demandèrent ce qu'il disait et il tomba en apoplexie sur
« Monsieur le duc de Chartres qui le retint... On l'em-
« porta dans le fond de son appartement, on le secoua, on
« le promena, on le saigna beaucoup, on lui donna force
« émétique sans en tirer presque aucun signe de vie. »

Voici ce qu'il nous raconte à propos de la mort du duc de Berry, qui présenta de nombreuses hémathémèses.

« Le lundi 30 avril 1714... Monsieur le duc de Berry
« avait eu la fièvre toute la nuit. Il s'était levé sans en rien
« dire, avait été à la médecine du Roi et comptait aller
« courre le cerf. Mais en sortant de chez le roi sur les
« neuf heures du matin, il lui prit un grand frisson qui
« l'obligea de se remettre au lit. La fièvre fut violente en-
« suite. Il fut saigné, le roi dans sa chambre, et le sang
« fut trouvé très mauvais. Au coucher du roi, les méde-
« cins lui dirent que la maladie était de nature à leur
« faire désirer que s'en fut une de venin. *Il avait beau-*
« *coup vomé et ce qu'il avait vomé était noir.* Fagon disait
« avec assurance que c'était du sang ; les autres méde-

« cins se rejetaient sur le chocolat dont il avait pris le
« dimanche...

« Le mardi 1^{er} mai, saignée du pied à 7 heures du matin.
« Après une très mauvaise nuit : deux fois de l'émétique
« qui fit un grand effet, puis de la manne ; mais deux
« redoublements.

« Les médecins, contre leur habitude, ne rassurèrent
« jamais le roi. La nuit fut cruelle. Le mercredi 2 mai on
« propose au roi de faire visiter le duc de Berry par Chi-
« rac, médecin fameux du duc d'Orléans. Le roi le refusa
« sur ce que les médecins étaient d'accord entre eux, et
« que Chirac, qui serait peut-être d'un avis différent,
« ne ferait que les embarrasser.

« Le duc fut encore saigné au bras ; il avait eu tout le
« jour de grands vomissements où il y avait beaucoup de
« sang, et il avait pris pour l'arrêter de l'eau de Rabel,
« jusqu'à 3 fois.

« Le jeudi 3, après une nuit encore plus mauvaise, les
« médecins dirent qu'ils ne doutaient pas qu'il *n'y eut une*
« *veine rompue dans son estomac*. Il commençait à se
« débiter que cet accident était arrivé par un effort qu'il
« avait fait à la chasse le jeudi précédent en retenant son
« cheval qui avait fait une grande glissade, et on ajoute
« que le corps avait porté sur le pommeau de la selle, et
« que depuis il avait craché et rendu le sang tous les
« jours.

« Les vomissements cessèrent à neuf heures du matin
« mais sans aucun mieux. A six heures du soir M. le duc
« de Berry étouffait tellement qu'il ne put plus demeurer

« au lit; sur les huit heures il se trouva si soulagé qu'il
« dit à Madame qu'il espérait ne pas mourir, mais bientôt
« après le mal augmenta si fort que le père de la Rue lui
« dit qu'il était temps de ne penser qu'à Dieu. Un peu
« avant de mourir M. le duc de Berry dit au père de la
« Rue l'accident de la glissade dont j'ai parlé, mais à ce qui
« fut ajouté, la tête commençait à s'embarrasser. Il expira
« le vendredi 4 mai à 4 heures du matin. »

D'autres cas pathologiques ne sont que mentionnés.
C'est ainsi qu'en 1721 nous ne trouvons que quelques mots
au sujet d'une maladie dont fut atteint le jeune roi
roi Louis XV.

« Le dernier de juillet le roi jusqu'alors dans une santé
« parfaite se réveilla avec mal à la tête et à la gorge, un
« frisson survint et sur l'après-midi, le mal de tête et de
« gorge ayant augmenté il se mit au lit. J'allai le lende-
« main, sur le midi, savoir de ses nouvelles. Je trouvai
« que la nuit avait été mauvaise et qu'il y avait depuis
« deux heures un redoublement assez fort... Pendant cette
« maladie, qui ne dura que cinq jours, mais dont les pre-
« miers furent violents, j'étais fort fâché et fort en peine.
« La maladie ne fut pas longue et la convalescence fut
« prompte. »

Ces quelques notes suffisent à nous faire croire qu'il
s'agissait alors d'une angine.

Les cas relevant de la chirurgie l'intéressent également;
parfois il ne fait que les signaler comme « l'anthrax » du
roi en 1696, d'autres fois il nous donne de plus longs

détails. Voici le maréchal de Villeroy, atteint de deux hernies.

« Le Maréchal de Villeroy, si galant encore à son âge,
« d'un si grand air, si adroit aux exercices et qui se
« piquait tant d'être à cheval et d'y fatiguer plus que per-
« sonne, courut si bien le cerf à Fontainebleau, sans
« nécessité, qu'il manifesta au monde deux grosses des-
« centes, une de chaque côté, dont personne ne s'était
« jamais douté tant il les avait soigneusement cachées. Un
« accident terrible le surprit; on eut peine à le rapporter
« à bras. Il voulut dérober à la cour le spectacle de cette
« sorte de honte pour un homme si bien fait encore et si
« fort homme à bonnes fortunes; il se fit emporter dès le
« lendemain sur un brancard à Villeroy, puis gagner la
« Seine et Paris en bateau... Maréchal, fameux chirurgien,
« lui fit l'opération avec un succès qui surprit les con-
« naisseurs en cet art et le rappela à la vie qu'il fut sur
« le point de perdre plus d'une fois... Il y gagna la gué-
« rison radicale de ses deux descentes. »

Voici donc une opération de hernies; d'autres fois les opérations pratiquées lui sont sujet à réflexion plus médicales encore; il juge le patient en des termes que l'on est étonné de rencontrer sous la plume d'un mémoraliste du XVII^e siècle.

Fagon fut taillé par Maréchal. Voici ce qu'en dit Saint-Simon : « Fagon, asthmatique, très bossu, très décharné,
« très délicat et sujet aux atteintes du haut mal, était un
« méchant sujet en terme de chirurgie ; néanmoins il

« guérit par sa tranquillité et l'habileté de Maréchal qui
« lui tira une fort grosse pierre. »

Voici encore :

« M^{me} Bouchu, veuve du Conseiller d'Etat et mère de la
« comtesse de Tessé, cachait un cancer depuis longtemps
« dont une seule femme de chambre avait la confiance;
« avec le même secret, elle mit ordre à ses affaires, soupa
« en compagnie, se fit abattre le sein le lendemain de
« grand matin et ne laissa apprendre à sa famille ni à
« personne que quelques heures après l'opération. Elle
« guérit parfaitement...

D'autres n'osaient pas risquer l'opération, et à propos
de M^{me} de la Vieuville morte d'un cancer du sein, Saint-
Simon dira qu' « elle en avait gardé le secret avec un
« courage égal à la folie de s'en cacher et de se priver par
« là de tout secours », bien persuadé qu'il était de l'effi-
cacité de l'opération contre une telle affection.

Voici enfin une dernière observation que nous ne citons
que pour l'originalité dans la manière de se faire traiter :

« La duchesse de Sully... sa mort ne démentit point son
« nom; il lui vint un abcès en lieu que sa modestie ne lui
« permit point de montrer à un chirurgien. Une femme de
« chambre la pansa quelque temps en cachette, puis
« expliqua le mal aux chirurgiens. Ce n'était rien s'ils
« eussent pu la traiter comme une autre ; mais jamais
« personne ne put gagner cela sur elle. La femme de
« chambre disait l'état du mal à travers la porte aux chi-
« rurgiens et faisait ce qu'ils lui prescrivaient; mais cette

« manière de traiter par procureur la conduisit bientôt au
« tombeau. »

En ce XVII^e siècle où les procédés de recherche et les méthodes d'examens n'étaient guère plus développés qu'au temps d'Aristote, certains cas morbides étonnaient lorsqu'ils ne revêtaient pas leur forme ordinaire et l'on était porté à faire intervenir un élément plus ou moins mystérieux.

C'est ainsi qu'à l'occasion des morts successives et si tragiques de la Dauphine et du Dauphin on parla de poison.

« La maladie de la Dauphine commença par une fluxion
« du visage... le vendredi 5 février...; sur le soir la fièvre
« lui prit par frisson. Elle se mit au lit et ne put se lever
« même pour aller dans le cabinet du roi après le souper.

« Le samedi 6 la Dauphine qui avait eu la fièvre toute
« la nuit ne laissa pas de se lever à son heure ordinaire
« et de passer la journée à son ordinaire, mais le soir la
« fièvre la reprit. Elle continua médiocrement toute la
« nuit et le dimanche 7 encore; mais sur les 6 heures du
« soir il lui prit tout à coup une douleur au-dessous de
« la tempe qui ne s'étendait pas plus qu'une pièce de six
« sous, mais si violente qu'elle fit prier le roi qui la venait
« voir de ne pas entrer.

« Cette sorte de rage de douleur dura sans relâche jus-
« qu'au lundi 8 et résista au tabac en fumée et à mâcher,
« à quantité d'opium et à deux saignées au bras. La fièvre
« se montra davantage lorsque les douleurs furent un peu

« calmées. Elle dit qu'elle avait plus souffert qu'en accouchant... La nuit du lundi au mardi 9 février, l'assou-pissement fut grand... la fièvre forte, les réveils courts
« avec la tête engagée et quelques marques sur la peau
« qui firent espérer que ce serait la rougeole, parce qu'il
« en courait beaucoup et que quantité de personnes con-nues en étaient en ce même temps attaquées à Ver-sailles et à Paris.

« La nuit du mardi au mercredi 10 se passa d'autant
« plus mal que l'espérance de rougeole était déjà éva-nouïe... Malgré l'administration d'émétique et l'effet qui
« suivit.

« Le mal augmenta sur le soir; à onze heures il y eut
« un redoublement de fièvre considérable, la nuit fut très
« mauvaise. Le jeudi 11 février la princesse fut si mal
« qu'on résolut de lui parler de recevoir les sacrements...

« Les médecins mandés de Paris... opinèrent tous
« pour la saignée du pied avant le redoublement de la
« fièvre, et au cas qu'elle n'eut pas le succès qu'ils en dési-raient à donner de l'émétique dans la fin de la nuit.

« La saignée du pied fut exécutée à 7 heures du soir.
« Le redoublement vint, ils le trouvèrent moins violent que
« le premier. La nuit fut cruelle. L'émétique qu'elle prit
« sur les 9 heures fit peu d'effet. La journée se passa en
« symptômes plus fâcheux les uns que les autres, une
« connaissance par rares intervalles. Elle expira à 8 h. $\frac{1}{4}$
« du soir. »

Deux jours après, ce fut le tour du Dauphin ; il pré-senta les mêmes symptômes : fièvre, éruption fugace sur

la face et le corps, mais ne présenta pas de douleur semblable à la Dauphine. Il mourut le 18 février.

Comme nous l'avons dit, on avait parlé de poison; cette hypothèse tirait quelque vraisemblance dans le cas de la Dauphine de ce qu'elle avait égaré une tabatière que l'on ne put retrouver. Rien de semblable dans le cas du Dauphin.

Au reste, si nous considérons les détails de leur maladie et si on leur ajoute ceux de l'autopsie du Dauphin, on peut conclure vraisemblablement avec ceux qui ont étudié cette question d'empoisonnement, qu'il s'agissait d'une rougeole maligne.

Cette autopsie fut pratiquée par Maréchal. En voici le compte rendu de Saint-Simon :

« Elle fut faite dans l'appartement du Dauphin, à Versailles, comme elle a été marquée. Elle épouvanta ; ses parties nobles se trouvèrent en bouillie; son cœur pressenti au duc d'Aumont pour le tenir et le mettre dans le vase n'avait plus de consistance; sa substance coula jusqu'à terre entre leurs mains, le sang dissous, l'odeur intolérable dans tout ce vaste appartement.

« Le roi et M^{me} de Maintenon en attendaient le rapport avec impatience. Il leur fut fait le soir même sans aucun déguisement. Fagon, Boudin et quelques autres y déclarèrent le plus violent effet d'un poison très subtil et très violent, qui, comme un feu très ardent avait consumé tout l'intérieur du corps à la différence de la tête qui n'avait pas été précisément attaquée et qui seule l'avait été d'une manière très sensible en la Dauphine. »

On avait en effet trouvé chez elle les vaisseaux ménin-
gés très dilatés.

« Maréchal, qui avait fait l'ouverture, s'opiniâtra contre
« Fagon et les autres, il soutint qu'il n'y avait aucune
« marque précise de poison, qu'il avait vu des corps ou-
« verts à peu près dans le même état dont on n'avait jamais
« eu de soupçons ; que le poison qui les avait emportés, et
« tué aussi le Dauphin était un venin naturel de la cor-
« ruption de la masse du sang enflammé par une fièvre
« ardente qui paraissait d'autant moins qu'elle était plus
« interne, que de là était venue la corruption, qui avait
« gâté toutes les parties et qu'il ne fallait point chercher
« d'autres causes que celles-là, qui étaient celles d'une fin
« très naturelle, qu'il avait vu arriver à plusieurs per-
« sonnes, quoique rarement à un degré semblable, et qui
« alors n'allait que de plus au moins.

« Fagon répliqua et Boudin aussi avec aigreur tous les
« deux, Maréchal s'échauffa à son tour et maintint forte-
« ment son avis, il le conclut par dire au roi et à M^{me} de
« Maintenon devant ces médecins qu'il ne disait que la
« vérité comme il l'avait vue et comme il le pensait ; que
« de parler autrement c'était vouloir devenir et faire en
« même temps tout ce qu'il fallait pour faire mener au
« roi la vie la plus douloureuse, la plus méfiante et la plus
« remplie des plus fâcheux soupçons les plus noirs et en
« même temps inutiles et que c'était effectivement l'em-
« poisonner. »

Il n'y a que dans les mémoires que nous trouvons le
récit de ces discussions entre médecins, et le poison nié

par Maréchal seul; l'annotateur des mémoires de Souches dit que « certains symptômes donnèrent lieu à beaucoup « de mauvais soupçons, que la mort du Dauphin n'était pas « une mort naturelle... » Mais malheureusement il ne nous donne aucun renseignement sur l'opinion des médecins. Et pourtant Saint-Simon dit que Boudin répandit comme un forcené qu'on ne pouvait pas nier, ni douter du poison... Tous les auteurs de ce temps affirment la mort naturelle des enfants de France et nous avons dit que c'était l'opinion qui est apparue comme la plus vraisemblable à tous les médecins modernes qui ont étudié cette question. (La duchesse de Bourgogne, tome IV, page 420-23. Comte d'Haussonville). D'autres cas par leur rareté troublèrent profondément les médecins, ce sont ceux-là même qui excitaient au plus haut point la curiosité de Saint-Simon qui n'aura garde d'oublier de noter les trouvailles d'autopsie.

« Une autre mort épouvanta le monde. Monsieur le Duc...
« était attaqué d'un mal bizarre qui lui causait quelque-
« fois des accidents équivoques d'épilepsie et d'apoplexie
« qui duraient peu et qu'il cachait avec tant de soin qu'il
« chassa un de ses gens pour en avoir parlé à d'autres de
« ses domestiques... *Depuis quelque temps un mal de tête*
« *continuel souvent violent...*

« Passant sur le pont Royal, revenant de l'hôtel de
« Croislin, il se trouva si mal qu'il tira son cordon et fit
« monter son laquais auprès de lui duquel il voulut savoir
« s'il n'avait point la bouche tournée.

« En chemin il perdit la parole et même la connaissance ; il balbutia pourtant quelque chose pour la dernière fois lorsque son laquais et un frotteur qui se trouvait là le tirèrent du carrosse... on le jeta au lit... Médecins et prêtres mandés en diligence firent inutilement leurs fonctions, il ne donna nul autre signe de vie que d'horribles grimaces et mourut de la sorte sur les quatre heures du matin du mardi-gras. »

Quelques pages plus loin nous trouvons le compte rendu de l'autopsie pratiquée.

« On trouva à l'ouverture de M. le Duc, une espèce d'excroissance ou de corps étrange dans la tête qui parvenue à une certaine grosseur le fit mourir. »

Ce procès-verbal ne vient-il pas heureusement compléter l'observation précédente ; et ne nous étonnons pas que les médecins les plus réputés de l'époque n'aient pu diagnostiquer ce « mal bizarre », bien que les symptômes mentionnés éveillent en nous l'idée d'épilepsie Bravais-Jacksonnienne dont la cause se trouvait être la tumeur cérébrale que l'autopsie révéla.

Ces deux exemples suffisent à montrer toute l'importance que notre auteur attachait aux recherches anatomo-pathologiques. Il était persuadé de leur importance et de l'aide qu'elles apportaient aux progrès de la médecine. Il nous a laissé une preuve irréfutable de cette opinion dans son testament ; nous y trouvons en effet ces mots : « Je veux que mon corps soit laissé au moins trente heures sans y toucher ni déplacer ; sinon pour s'assurer qu'il

« n'y a plus de vie, que au bout de ce temps, il soit ouvert
« en deux endroits, savoir en haut du nés et à la gorge
« en haut de la poitrine, *pour connaître à l'utilité pu-*
« *blique* les causes de cet enchiffrement qui m'a été une
« vraye maladie et ces estouffements estranges dont je me
« suis depuis toujours ressenti ».

Souvent il ne se contente pas d'observer, il conseille; et il est même parfois consulté sur des cas qui paraissent assez singuliers.

« La princesse des Asturies se trouva incommodée sur
« la fin du voyage. Il lui parut des rougeurs sur le visage
« qui se tournèrent en érysipèle et il s'y joignit un peu de
« fièvre...

« J'entrai chez la princesse, auprès du lit de laquelle je
« fus conduit par la duchesse de Monteillano.

« L'érysipèle me parut fort étendu et fort enflammé.
« Ces dames me dirent qu'il avait gagné la gorge, et que
« la fièvre, quoique médiocre, subsistait toujours. On me la
« fit regarder avec une bougie, quoi que je pusse dire
« pour l'empêcher, et on me dit le régime et les remèdes
« qu'on employait. J'allais de là chez le roi et la reine qui
« me faisaient entrer tous les jours en tiers avec eux,
« depuis le retour de Lerma, pour me parler de la prin-
« cesse, de chez laquelle je leur dis d'abord que j'en
« sortais.

« Cela leur fit prendre un air serein. Ils se hâtèrent de
« me demander comment je la trouvais. Après un peu de
« conversation sur le mal et les remèdes : « Vous ne

« savez pas tout, me dit le roi, il faut vous l'apprendre.
« Il y a deux glandes fort gonflées à la gorge, et voilà ce
« qui nous inquiète tant, car nous ne savons qu'en pen-
« ser ». Dans l'instant, je sentis ce que cela signifiait. Je
« lui répondis que je comprenais ce qu'il me faisait l'hon-
« neur de me faire entendre, *et assez pour pouvoir lui*
« *répondre* que son inquiétude était sans fondement; que
« je ne pouvais lui dissimuler que la vie de M. le duc
« d'Orléans n'eut été licencieuse, mais que je pouvais
« l'assurer très fermement qu'elle avait toujours été sans
« mauvaises suites; que sa santé avait toujours été cons-
« tante et sans soupçon; qu'il n'avait jamais cessé un seul
« jour de paraître dans son état ordinaire; que j'avais
« vécu sans cesse dans une si grande privance avec lui
« qu'il eut été tout à fait impossible que la plus légère
« mauvaise suite de leur plaisir m'ait échappé, et que
« néanmoins je pouvais jurer à leurs Majestés que jamais
« je ne m'étais aperçu d'aucune qu'enfin M^{me} la duchesse
« d'Orléans avait toujours joui de la santé la plus égale
« et la plus parfaite, rempli chaque jour chez le roi, chez
« elle, et partout, les devoirs de son rang en public, et
« qu'aucun de tous ses enfants n'avait donné lieu par sa
« santé au plus léger soupçon... »

Après une longue discussion sur la nature de ces glandes, le roi et la reine d'Espagne craignant les écouelles dont la feuë reine était couverte; Saint-Simon finit par conclure « *qu'il y avait tout lieu de croire que ces glandes ne s'étaient engorgées que de l'humeur de*

*« l'érésipèle si voisine et de ne pas douter qu'elles ne
« quérissent avec la cause qui les avait fait enfler ».*

Ce n'est pas le seul cas où nous le voyons donner des conseils, et essayer de déterminer la cause de certains faits pathologiques. En voici un autre exemple

*« Une maladie de Madame la duchesse d'Orléans qui fut
« bizarre, longue, et où les médecins dirent qu'ils n'enten-
« daient rien. Elle était pourtant facile à comprendre et
« sans être médecin je la lui avait prédite...*

*« Le lieu était si petit qu'il contenait à peine cinq ou
« six personnes, encore à la faveur d'un grand enfonce-
« ment qu'elle fit faire en grattant et cavant un grand
« mur vis à vis de la cheminée; où elle pratiqua une
« niche où elle se coucha tout de son long. Il la fallut
« enduire de plâtre pour unir ce qui était rompu et rabot-
« teux partout.*

*« Je l'avertis que rien n'était si pernicieux que ce plâtre
« neuf dans lequel elle était couchée. Je lui en citais force
« exemple. Je lui rappelai la mort de cette forte maré-
« chale d'Estrées qui mourut pour avoir eu les prémices
« d'une chambre neuve à Marly; rien ne prit. Elle en fut
« châtiée, des douleurs partout, une fièvre irrégulière,
« tantôt forte, tantôt faible, une soif continuelle et point
« d'appétit; c'était moins une maladie en forme qu'une
« langueur insupportable... Elle se lassa enfin des remèdes
« et des médecins, s'affranchit des uns et des autres et
« avec le temps elle guérit parfaitement sans secours. »*

La saignée était alors fort à la mode et on en faisait un usage abusif, c'était le premier remède employé dans n'importe quel cas morbide; adultes, enfants, femmes enceintes, nul n'y échappait à la plus légère indisposition. Ce n'était pas seulement un curatif, mais aussi un préventif; cela comme bien on pense n'allait pas sans quelques accidents : il arrivait parfois que l'on coupait l'artère (le tendon); d'autres fois il y avait infection; et c'est ainsi qu'à la suite d'une saignée préventive notre auteur fut atteint d'un phlegmon du bras, dont il nous a laissé une description fort exacte :

« Je tombai en ces temps-là dans un fâcheux accident.
« Je me fis saigner parce que je sentais que le sang me
« portait à la tête et il me sembla l'avoir été fort bien. Je
« sentis la nuit une douleur au bras, que Ledran, fameux
« chirurgien qui m'avait saigné, m'assura me venir que
« d'une ligature trop serrée. Pour le faire court *en deux*
« *jours le bras s'enfla plus gros que la cuisse avec la*
1 *fièvre et de grandes douleurs.*

« On me tint autres deux jours avec des applications
« dessus pour dissiper le mal par l'ouverture de la saignée
« de l'avis des plus grands chirurgiens de Paris.

« Monsieur de Lauzun qui me trouva avec raison fort
« mal insista pour avoir Maréchal.

« En arrivant le matin il m'ouvrit le bras d'un bout à
« l'autre. *Il était temps, l'abcès gagnait le coffre et se*
« *manifestait par de grands frissons.* Il demeura deux
« jours auprès de moi, vint après plusieurs jours de suite
« puis de deux jours l'un. Mareschal et Fagon ne dou-

« tèrent pas que le tendon n'ait été piqué. Par les poids
« qu'on me fit porter mon bras demeura dans sa longueur
« ordinaire et je ne m'en suis pas senti depuis. »

A lire pareille description, on voit avec quel soin Saint-Simon notait les moindres détails. Ce n'est du reste pas la seule auto-observation que l'on trouve dans la suite des mémoires; en voici une sur la variole qu'il contracta en 1721 lors de son ambassade à Madrid.

« La fièvre me prit la nuit, augmenta dans la journée,
« devint violente la nuit suivante, tellement qu'il ne fut
« plus question d'aller le 11, qui était ce jour-là à la
« descente du carrosse du roi et de la reine d'Espagne, à
« Lerma. Le mal augmenta avec une telle rapidité qu'on
« me trouva en grand danger et incontinent après à l'ex-
« trémité. Je fus saigné, peu après la petite vérole parut,
« dont tout le pays était rempli. Ce climat était tel cette
« année qu'il y gelait violemment douze ou quatorze
« heures tous les jours.

« Le roi d'Espagne, qui craignait extrêmement la petite
« vérole et qui n'avait confiance avec raison qu'en son
« premier médecin, me l'envoya dès qu'il fut informé de
« ma maladie, avec ordre de ne pas me quitter d'un mo-
« ment jusqu'à ce que je fusse guéri. J'eus donc conti-
« nuellement cinq ou six personnes auprès de moi, outre
« ceux de mes domestiques qui me servirent, un des plus
« sages et des meilleurs médecins de l'Europe, qui de plus
« était de très bonne compagnie qui ne me quittait ni jour
« ni nuit et trois fort bons chirurgiens dont la Fare m'en
« envoya un qu'il avait amené,

« *J'eus une grande abondance partout de petite vérole*
« *de bon caractère, sans aucun accident dangereux depuis*
« *qu'elle fut parue, et on sépara de table et de tout com-*
« *merce maîtres et valets qui me voyaient, même de cui-*
« *sine, de ceux qui faisaient la mienne, et de ceux qui ne*
« *me voyaient point. Le premier médecin se précaution-*
« *naît presque tous les jours de nouveaux remèdes en cas*
« *de besoin, et ne m'en fit aucun, que de me faire boire*
« *pour toute boisson de l'eau, dans laquelle on jetait selon*
« *sa quantité des oranges avec leur peau coupée en*
« *deux, qui frémissait lentement devant mon feu, quelques*
« *rarees cuillerées d'un cordial doux et agréable dans le*
« *fort de la suppuration, et dans la suite un peu de vin*
« *de Rota avec des bouillons où il entraît du bœuf et une*
« *perdrix.* »

Cette observation montre bien les précautions que l'on prenait pour éviter la contagion d'une maladie à juste titre redoutée et contre laquelle on était désarmé.

Dans le même ordre d'idées, il faut voir avec quel luxe de détails Saint-Simon traite la variole qui devait emporter Monseigneur. La peur de la contamination, le bulletin presque journalier qu'il en donne, les réflexions que lui inspirèrent le mieux signalé le mardi 14 avril 1711.

« Elle m'a dit (c'est M^{me} la duchesse d'Orléans qui parle) la même expression que le Chancelier lui avait la veille tenu d'après Fagon qui aurait prononcé ces mots « que les choses allaient selon leurs souhaits et au delà de leurs espérances ». Elle me rendit la con-

fiance qui régnait dans Meudon, elle me vanta les soins

« et la capacité des médecins qui ne négligeaient pas jus-
« qu'aux petits remèdes qu'ils ont coutume de mépriser
« le plus. Elle nous en exagéra le mais et pour parler
« franchement et en avoir la honte, elle et moi nous la-
« mentions de voir Monseigneur échapper à son âge et à sa
« graisse d'un mal si dangereux.

« ... Mais tandis qu'on était si tranquille à Versailles le
« mal empirait. « Le lendemain, dans l'après-dîner, le roi
« fut si frappé de l'enflure extraordinaire du visage et de
« la tête qu'il abrégéa et laissa échapper quelques larmes
« en sortant de la chambre...

« Cependant Monseigneur avait déjà méconnu Madame
« la princesse de Conti et Boudin en avait été alarmé...

« Le malade... s'informait sans cesse à tous ceux qui le
« visitaient si on avait coutume d'être dans cette maladie,
« dans l'état où il se sentait...

« Il se trouva plus mal vers 4 heures de l'après-midi,
« tellement que Boudin proposa à Fagon d'envoyer quérir
« du conseil, lui représenta qu'eux médecins de la cour,
« qui ne voyaient jamais aucune maladie de venin, n'en
« pouvait avoir l'expérience et le pressa de mander promp-
« tement des médecins de Paris; mais Fagon se mit en
« colère, s'opiniâtra au refus d'appeler personne... soutint
« qu'ils feraient aussi bien et mieux que tout le secours
« qu'ils pourraient faire venir; voulut enfin tenir secret
« l'état de Monseigneur quoiqu'il empira d'heure en
« heure. »

Tout cela pour que le roi put dîner tranquillement.

« Pendant que le roi soupait tranquillement, la tête
« commença à tourner à ceux qui étaient dans la chambre
« de Monseigneur. Fagon et les autres entassaient re-
« mède sur remède sans en attendre l'effet...

« Cependant le roi sortait de table et pensa tomber à la
« renverse lorsque Fagon se présentant à lui, lui cria tout
« troublé que tout était perdu.

« L'agonie sans connaissance dura près d'une heure ;
« Madame la duchesse et la princesse de Conti se parta-
« gèrent entre les soins du mourant et ceux du roi, tandis
« que la Faculté confondue, les valets éperdus, les cour-
« tisans bourdonnant se poussaient les uns les autres,
« cheminaient sans âme sans presque changer de lieu. »

Si cette page ne nous donne pas de renseignements cli-
niques aussi précis que la précédente, elle a au moins le
mérite de nous montrer la manière d'être et d'agir des
médecins de ce temps, quels étaient leurs rapports entre
eux, leur profond dédain de leur confrère et des conseils
qu'ils en pouvaient avoir.

Parfois même ils poussaient les choses encore plus loin,
et l'on trouve plusieurs cas de ces conflits entre médecins,
consultant un même malade, dans les Mémoires.

Il fallait absolument conserver le crédit et la place dont
on jouissait à la cour et pour ce faire tous les procédés
étaient bons. Voyons agir Chirac au chevet de la duchesse
de Berry fort mal à la suite d'un accouchement... « Dans
« cette extrémité où les médecins ne savent plus que faire
« et où on se recour à tout, on parla de l'elixir d'un
« nommé Garus qui faisait alors beaucoup de bruit et dont

« le roi a depuis acheté le secret. Garus fut donc mandé
« et arriva bientôt après. Il trouva Madame la duchesse de
« Berry si mal qu'il ne voulut répondre de rien. Le remède
« fut donné et réussit au delà de toute espérance. Il ne
« s'agissait plus que de continuer; sur toutes choses Garus
« avait demandé que rien sans exception ne fut donné à
« Madame la duchesse de Berry que par lui et cela même
« avait été expressément commandé par M. le duc et
« M^{me} la duchesse d'Orléans. M^{me} la duchesse de Berry
« continua d'être de plus en plus soulagée et si revenue à
« elle-même que Chirac craignit d'en avoir l'affront... Il
« prit son temps que Garus dormait sur un sofa et avec
« son impétuosité présenta un purgatif à M^{me} la duchesse
« de Berry, qu'il lui fit avaler sans en dire mot à personne
« et sans que les deux gardes-malades, qu'on avait prises
« pour le servir et qui seules étaient présentes, osassent
« branler devant lui.

« L'audace fut aussi complète que la scélératesse, car
« M. le duc et M^{me} la duchesse d'Orléans étaient dans le
« salon de la Muette. De ce moment à celui de retomber
« pis que l'état d'où l'élixir l'avait tirée il n'y avait presque
« pas d'intervalle. Garus fut réveillé et appelé. Voyant ce
« désordre il s'écria qu'on avait donné un purgatif, qui,
« quel qu'il fut, était un poison dans l'état de la prin-
« cesse. Il voulut s'en aller, on le retint, on le mena à
« M. le duc et M^{me} la duchesse d'Orléans. Grand vacarme
« devant eux, cris de Garus, impudence de Chirac et har-
« diesse sans égale à soutenir ce qu'il avait fait. Il ne
« pouvait le nier parce que les deux gardes avaient été
« interrogées et l'avaient dit. M^{me} la duchesse de Berry

« pendant ce débat tendait à sa fin, sans que Chirac ni
« Garus eussent de ressources. Elle dura cependant le
« reste de la journée et ne mourut que sur le minuit.
« Chirac voyant avancer l'agonie traversa la chambre et
« faisant une révérence d'insulté au pied du lit qui était
« ouvert, lui souhaita bon voyage en termes équivalents
« et de ce pas s'en alla à Paris. La merveille est qu'il
« n'en fut autre chose et qu'il demeura auprès de
« M. le duc d'Orléans comme auparavant.

« Enfin, sur le minuit, M^{me} la duchesse de Berry mourut
« deux jours après le forfait de Chirac. »

Un cas analogue se présenta avec le Maréchal de Boufflers, remis grâce aux soins d'un empirique, puis de nouveau très mal à la suite d'une purgation administrée par la Faculté, pour emprunter le langage de Saint-Simon, enfin il mourut : « avec des accidents qui montraient bien
« que c'était un poison après le remède qu'il avait pris et
« qui ne fit point honneur à ceux qui le lui donnèrent ».

Saint-Simon Psychiâtre

Son activité observatrice s'exerce dans tous les domaines, les Mémoires abondent de caractères et d'analyses psychologiques : « Ces admirables portraits qui se détachent en relief sur la trame serrée des Mémoires. On les diraient peints par un nouveau La Bruyère; moins ordonné, moins stylé et, s'il est possible, plus vivant... Jamais peut-être on n'a savouré aussi fort cette *voluptas psychologica*, cette joie de pénétrer les âmes où Nietzsche, parlant de Stendhal, voyait non sans raison l'une des vertus capitales de l'esprit français ». (A. Dupouy. Préface des extraits des Mémoires de Saint-Simon, Larousse éd.).

Pénétrant si profondément le psychique normal de ses contemporains, il n'est pas surprenant qu'il ait décrit en vrai psychiâtre les états mentaux pathologiques qu'il avait l'occasion d'observer.

Voici le cas de la La Chastre : « Ses manières étaient naturellement impétueuses, qui redoublèrent peu à peu et qui le menèrent à des accès fâcheux. Ce soir-là, au milieu de la comédie, le voilà tout à coup à s'imaginer

« voir les ennemis, à crier, à commander, à mettre l'épée
« à la main et à vouloir faire le moulinet. La Vallière lui
« fit croire que lui-même se trouvait mal et le pria de
« l'emmener. Par cette adresse, il le fit sortir par le
« théâtre, mais toujours voulant se ruer sur les enne-
« mis ».

Il eut d'autres accès du même genre, mais vécut toujours à la cour et ne fut jamais enfermé; il nous semble d'après cette observation qu'il s'agissait d'accès maniaques.

Dans ce même ordre d'idée il faut noter l'observation au sujet du Prince de Condé, dont l'hérédité morbide au point de vue mental était fort chargée. Sa mère et sa grand'mère avaient été toutes deux folles vers 40 ans.

« Les quinze ou vingt dernières années de la vie de
« celui dont on parle ici furent accusées de *quelque chose*
« *de plus que d'emportement et de vivacité. On crut y*
« *remarquer des dérangements*, qui ne demeurèrent pas
« tous renfermés dans sa maison. Entrant un matin chez
« la maréchale de Noailles, dans son appartement de
« quartier, qui me l'a conté, comme on faisait son lit et
« qu'il n'y avait plus que la courte pointe à y mettre, il
« s'arrêta un moment à la porte où s'écriant avec trans-
« port : « Ah ! le bon lit ! le bon lit ! », prit sa course,
« sauta dessus, se roula dessus sept ou huit tours en tous
« les sens, puis descendit et fit excuse à la maréchale et
« lui dit que son lit était si propre et si bien fait qu'il n'y
« avait pas moyen de s'en empêcher...

« On disait tout bas qu'il y avait des temps où *tantôt il*
« *se croyait chien, tantôt quelque'autre bête* dont alors il

« imitait les façons; et j'ai vu des gens très dignes de foi
« qui m'ont assuré l'avoir vu au coucher du roi pendant
« le prier-Dieu, et lui cependant près du fauteuil, jeter
« la tête en l'air subitement plusieurs fois de suite et
« ouvrir la bouche toute grande comme un chien qui
« aboie, mais sans faire de bruit. Il est certain qu'on était
« des temps considérables sans le voir, même ses plus
« familiers domestiques, hors un seul vieux valet de
« chambre qui avait pris empire sur lui, et qui ne s'en
« contraignait pas. Dans les derniers temps de sa vie et
« même la dernière année, il n'entra et ne sortit rien de
« son corps qu'il ne vit peser lui-même et qu'il n'en écrivit
« la balance d'où il résultait des dissertations qui désol-

« laient ses médecins.
« La fièvre et la goutte l'attaquèrent à reprises. Il aug-
« menta son mal par son régime trop austère, par une
« solitude où il ne voulait voir personne, même le plus
« souvent de sa plus intime famille, par une inquiétude
« et des précisions qui le jetèrent dans des transports de
« fureur.

« Finot son médecin et le nôtre de tout temps et de plus
« notre ami, ne savait que devenir avec lui. Ce qui l'embar-
« rassait le plus, à ce qu'il nous a conté plus d'une fois, fut
« que M. le Prince ne voulut rien prendre, dit qu'il était
« mort et pour toute raison que les morts ne mangeaient
« point. Fallait-il pourtant qu'il prit quelque nourri-
« ture ou qu'il mourut véritablement. Jamais on ne put
« lui persuader qu'il vivait et que par conséquent il fal-
« lait qu'il mangeât. Enfin Finot et un autre médecin, qui

« le voyait le plus ordinairement avec lui, s'avisèrent de
« convenir qu'il était mort et qu'il y avait des morts qui
« mangeaient. Ils offrirent de lui en produire et en
« effet il lui amenèrent quelques gens sûrs et bien
« recordés qu'il ne connaissait point et qui firent les morts
« tout comme lui mais qui mangeaient. Cette adresse le
« détermina, mais il ne voulait manger qu'avec eux et
« avec Finot, moyennant cela il mangea très bien et cette
« fantaisie dura assez longtemps dont l'assiduité déses-
« pérerait Finot, qui toutefois mourait de rire en nous ra-
« contant ce qui se passait et les propos de l'autre monde
« qui se tenaient à ces repas. Il vécut encore longtemps
« après. »

D'après cette analyse il semble bien qu'actuellement nous classerions ce cas dans les délires de négation avec troubles de la personnalité.

Régimes et Thérapeutique

Les régimes alimentaires des gens qu'il observe l'intéressent à juste titre; il semble même parfois leur attribuer d'heureux résultats. Comme nous l'avons déjà dit, tous à cette époque étaient gros mangeurs, les femmes ne se privant pas plus que les hommes; nous voyons la duchesse de Vendôme mourir pour « s'être blasée de liqueurs fortes » dont son cabinet était plein. M^{me} de Soubise qui conserva longtemps sa beauté et la fraîcheur de son teint, fut parmi celles dont le régime alimentaire étonna le plus Saint-Simon.

« M^{me} de Soubise avait passé sa vie dans le régime le
« plus austère pour conserver l'éclat et la fraîcheur de
« son teint. Du veau ou des poulets, ou des poulardes
« rôties ou bouillies, des salades, des fruits, quelques
« laitages, furent sa nourriture constante, qu'elle n'aban-
« donna jamais, sans aucun autre mélange, avec de l'eau
« quelquefois rougie, et jamais elle ne fut troussée
« comme les autres femmes de peur de s'échauffer les
« reins et de se rougir le nez. Elle avait eu beaucoup
« d'enfants, dont quelques-uns sont morts des écrouelles,

« malgré le miracle qu'on prétend attaché à l'attouche-
« ment de nos rois. La vérité est que quand ils touchent
« les malades, c'est au sortir de la communion. M^{me} de
« Soubise qui ne demandait pas la même préparation,
« s'en trouva enfin attaquée elle-même quand l'âge com-
« mença à ne plus s'accommoder d'une nourriture si
« rafraîchissante. »

D'autres sont plus bizarres et nous ne notons le suivant qu'à titre de simple curiosité :

« Du Chesne fut bon médecin... mourut à Versailles, à
« 91 ans sans avoir été marié... J'en fais la remarque
« parce qu'il conserva jusqu'au bout une santé parfaite
« et sa tête entière, en soupant tous les soirs d'une salade
« et ne buvant que du vin de champagne. Il conseillait ce
« régime. Il n'était ni gourmand ni ivrogne, mais aussi
« il n'avait pas la forfaiture de la plupart des médecins. »

Nous trouvons plus loin, à propos de la mort de Louis XIV, des renseignements très précis sur le régime qu'il suivait dans les derniers temps de sa vie.

« Le roi ne buvait depuis de longues années, au lieu du
« meilleur vin de champagne dont il avait uniquement
« usé dans sa vie, que du vin de Bourgogne avec la moitié
« d'eau; si vieux qu'il en était usé. Jamais il n'en avait
« bu de pur en aucun temps, ni usé de nulle sorte de
« liqueur; non pas même de thé, café, ni de chocolat.

« A son lever seulement, au lieu d'un peu de pain, de
« vin et d'eau, il prenait depuis fort longtemps deux tasses

« de sauge et de véronique; souvent entre ses repas, et
« toujours en se mettant au lit, des verres d'eau avec un
« peu d'eau de fleur d'oranger qui tenaient chopine, et
« toujours à la glace en tout temps; même les jours de
« médecine il en buvait et toujours aussi à ses repas,
« entre lesquels il ne mangea jamais quoi que ce fût, que
« quelques pastilles de cannelle qu'il mettait dans sa
« poche à son fruit avec force biscotins pour ses
« chiennes couchantes de son cabinet. Comme il devint la
« dernière année de sa vie de plus en plus resserré, Fagon
« lui faisait manger à l'entrée de son repas beaucoup de
« fruit à la glace, c'est-à-dire des mûres, des melons et
« des figues, et celles-ci, pourries à force d'être mûres,
« et à son dessert, beaucoup d'autres fruits, qu'il finissait
« par une quantité de sucreries qui surprenait toujours.

« Toute l'année il mangeait à souper une quantité pro-
« digieuse de salades. Ses potages dont il mangeait soir
« et matin de plusieurs et en quantité de chacun sans pré-
« judice du reste, étaient pleins de jus et d'une extrême
« force, et tout ce qu'on lui servait plein d'épices; au
« double au moins de ce qu'on y met ordinairement,
« et très fort d'ailleurs. Cela et les sucreries n'étaient
« pas de l'avis de Fagon, qui, en le voyant manger,
« faisait quelquefois des mines fort plaisantes, sans
« toutefois oser rien dire, que par-ci par-là à Livry
« et à Benoist, qui lui répondaient que c'étaient à eux
« de faire manger le roi, à lui de le purger. Il ne
« mangeait d'aucune sorte de venaison ni d'oiseaux d'eau,
« mais d'ailleurs de tout, sans exception, gras et maigre,
« qu'il fit toujours, excepté le carême que quelques jours

« seulement, depuis une vingtaine d'années. Il redoubla
« ce régime de fruits et de boissons cet été.

« A la fin, ces fruits pris après son potage lui noyèrent
« l'estomac, en émoussèrent les digestifs, lui ôtèrent l'ap-
« pétit, qui ne lui avait manqué encore de sa vie, sans
« avoir jamais eu ni faim ni besoin de manger, quelque
« tard que ces hasards l'eussent fait dîner quelquefois :
« mais aux premières cuillerées de potage, l'appétit s'ou-
« vrait toujours, à ce que je lui ai ouï dire plusieurs fois,
« et il mangeait si prodigieusement et si solidement soir
« et matin, et si également encore qu'on ne s'accoutumait
« point à le voir. Tant d'eau et tant de fruits, sans être
« corrigés par rien de spiritueux, tournèrent son sang en
« gangrène à force d'en diminuer les esprits et de l'ap-
« pauvrir par ces sueurs forcées des nuits et furent cause
« de sa mort, comme on le reconnut à l'ouverture de son
« corps. Les parties s'en trouvaient toutes si belles et si
« saines qu'il y eut lieu de juger qu'il aurait passé le
« siècle de sa vie. Son estomac surtout étonna, et ses
« boyaux par leur volume et leur étendue, au double de
« l'ordinaire, d'où lui vint d'être si grand mangeur et si
« égal. »

Pourtant depuis six mois sa santé s'altérait et chacun
s'en apercevait, sauf Fagon « qui était en science le pre-
« mier médecin de l'Europe, mais sa santé ne lui permet-
« tait plus depuis longtemps d'entretenir son expérience,
« et le plus haut point de son autorité où sa capacité et
« sa faveur l'avaient porté l'avait enfin gâté ». Quoiqu'il
en soit de son savoir, « il conduisit la santé du roi comme

« il l'avait fait dans un âge moins avancé et le tua par
« cette opiniâtreté ».

Le régime du roi, malgré les conseils de Maréchal, ne fut pas changé, son état empira et il ne tarda pas à succomber.

« Le soir fort tard ne répondit pas à l'applaudissement
« qu'on avait donné à la journée. Il prit sur les huit
« heures du soir de l'élixir de cet homme de Provence.
« La tête parut embarrassée, il dit lui-même qu'il se sentait fort mal. Vers onze heures du soir sa jambe fut
« visitée. La gangrène se trouva dans tout le pied, dans
« le genou et la cuisse fort enflée. Il s'évanouit pendant
« cet examen...

« Le samedi 31 août, la nuit et la journée furent détestables. Il n'y eut que de rares et courts instants de
« connaissance. La gangrène avait gagné le genou et
« toute la cuisse. On lui donna du remède du feu abbé
« Aignan que la duchesse du Maine avait envoyé proposer et qui était un excellent remède contre la petite vérole. Les médecins consentaient à tout puisqu'il n'y
« avait plus d'espérance... Toute la nuit fut sans connaissance et une longue agonie qui finit le dimanche 1^{er} septembre 1715 à huit heures et quart du matin. »

Que conclure d'un tel régime et d'une telle fin, si ce n'est que Louis XIV, vieillard podagre, que nous connais-

sions arthritique et gouteux, devint diabétique; diabète dont il présenta les principaux symptômes, polydipsie, polyphagie; et qu'une complication des plus fréquentes (la gangrène) aggrava brusquement.

Avec une égale curiosité médicale Saint-Simon n'aura garde de passer sous silence les innovations thérapeutiques dont il eut connaissance. Les eaux de Forges, en Normandie, étaient alors très réputées et nombreux étaient ceux qui allaient y passer la saison. M^{me} de Ponchartrain présentait depuis l'année précédente des métrorragies continuelles et rebelles à tout traitement. Elle y alla et fut la première à s'y baigner. Laissons parler Saint-Simon :

« J'allai, cet été, à Forges, qui est la saison de ces eaux,
« pour essayer de m'y défaire d'une fièvre tierce que le
« quinquina ne faisait que suspendre. Je dirais *pour une*
« *curiosité de médecine* que M^{me} de Ponchartrain y était
« aussi pour une perte continuelle de sang, puis d'eau qui
« durait depuis longtemps malgré tous les remèdes. Fagon
« à bout, voulut tenter un essai jusqu'alors sans exemple,
« *ce fut de la faire baigner dans l'eau de la fontaine la*
« *plus vitriolée des trois* qui y sont, dont on boit le moins,
« et qui, du cardinal de Richelieu qui en a pris, a retenu
« le nom de Cardinale. Jamais personne ne s'était baignée
« dans l'eau d'aucune et M^{me} de Ponchartrain n'y trouva
« rien moins que du soulagement. »

Dans ce même ordre d'idées nous verrons Saint-Simon se réjouir du succès de la poudre d'émétique dans le cas

du duc de Beauvilliers atteint d'un grand « dévoiement » contre lequel Fagon ne savait plus que faire.

A la suite de cette brillante réussite, l'émétique comme on l'appelait alors, ne resta pas le remède spécifique des dysenteries, mais son usage se répandit et on en abusa bientôt autant que de la saignée; il fut avec cette dernière et les purgations de toute nature, le grand remède de tous les états pathologiques.

Les Médecins des “ Mémoires ”

Observant avec tant de précision et de bon sens, ne nous étonnons pas de le voir juger parfois sévèrement les médecins de son temps. Il lui arrive même de ne les citer que pour les critiquer.

Voyons quelques-uns de ces médecins... D'abord les officiels. Fagon devint premier médecin du roi après la disgrâce de d'Aquin due à M^{me} de Maintenon.

« Fagon était un des beaux et des bons esprits de
« l'Europe, curieux de tout ce qui avait trait à son mé-
« tier, grand botaniste, bon chimiste, habile connaisseur
« en chirurgie, excellent médecin et grand praticien. Il
« savait d'ailleurs beaucoup; point de meilleur physicien
« que lui; il entendait même les différentes parties des
« mathématiques. Très désintéressé, ami ardent, mais
« ennemi qui ne pardonnait point, il aimait la vertu, l'hon-
« neur, la valeur, la science, l'application, le mérite, et
« chercha toujours à l'appuyer sans autre cause, ni liai-
« son, et à tomber rudement sur tout ce qui s'y opposait
« que si on lui eut été personnellement contraire. Dange-

« reux aussi, parce qu'il se prévenait aisément de toutes
« choses, quoique fort éclairé et qu'une fois prévenu, il
« ne revenait presque jamais; mais s'il lui arrivait de
« revenir, c'était de la meilleure foi du monde, et faisait
« tout pour réparer le mal que sa prévention avait causé.
« Il était l'ennemi le plus implacable de ce qu'il appelait
« charlatans, c'est-à-dire des gens qui prétendaient avoir
« des secrets et donner des remèdes, et sa prévention
« l'emporta beaucoup trop loin de ce côté-là. Il aimait sa
« faculté de Montpellier et en tout la médecine jusqu'au
« culte...

« A son avis, il n'était permis de guérir que par la voie
« commune des médecins reçus dans les Facultés, dont
« les lois et l'ordre lui étaient sacrés; avec cela délié cour-
« tisan, et connaissant parfaitement le roi, M^{me} de Main-
« tenon, la cour et le monde. Il avait été médecin des
« enfants du roi depuis que M^{me} de Maintenon en avait été
« gouvernante; c'est là que leur liaison s'était formée. De
« cet emploi il passa aux enfants de France et ce fut d'où
« il fut tiré pour être premier médecin. Sa faveur et sa
« considération qui devenaient extrêmes ne le sortirent
« jamais de son état ni de ses mœurs, toujours respec-
« tueux et toujours à sa place. »

A côté de Fagon nous trouvons auprès du roi Maréchal
qui devint premier chirurgien du roi sur la recommanda-
tion du premier qu'il avait heureusement taillé :

« Outre sa capacité dans son métier, c'était un homme

« qui, avec fort peu d'esprit, avait très bon sens, connais-
« sait bien ses gens, était plein d'honneur, d'équité, de
« probité et d'aversion pour le contraire; droit, franc et
« vrai; et fort libre à le montrer, bon homme, et rondement
« homme de bien, et fut capable de servir, et par équité ou
« amitié, de se commettre très librement à rompre la
« glace auprès du roi quand il se fut bien initié (et on
« l'était bientôt dans ces sortes d'emplois familiers auprès
« de lui). »

Le troisième officiel dont Saint-Simon nous trace le portrait est Boudin, médecin de Monseigneur, qui appartint ensuite à la duchesse de Bourgogne.

« Il était Boudin de figure comme de nom, fils d'un
« apothicaire du roi dont personne n'avait jamais fait
« cas. Il étudia la médecine, fut laborieux, curieux,
« savant. S'il fut demeuré dans l'application et le sérieux,
« ç'eût été un bel et bon esprit. Il l'avait d'ailleurs orné
« de littérature et d'histoire, et en avait infiniment d'un
« tour naturel, plein d'agrément, de vivacité, de réparties
« et si naïvement plaisant que personne n'était plus conti-
« nuellement divertissant, sans jamais vouloir l'être. Il
« fut doyen de la Faculté de Paris, médecin du roi, et
« enfin premier médecin de Monseigneur, avec lequel il
« était au mieux. Il subjugua M. Fagon, le tyran de la
« médecine et le maître absolu des médecins, au point
« d'en faire tout ce qu'il voulait et d'entrer chez lui à
« toute heure, lui toujours sous cent verrous.

« Il haïssait le tabac jusqu'à le croire un poison; Boudin
« lui dédia une thèse de médecine contre le tabac et la
« soutint toute en sa présence, se crevant de tabac, dont
« il eut toujours les doigts pleins, sa tabatière à la main
« et le visage barbouillé. Cela eut mis Fagon en fureur
« d'un autre : de lui tout passait.

« Un homme de si bonne compagnie réussit bientôt dans
« une cour où il ne pouvait faire envie à personne. Il fut
« des soupers familiers de M. le Duc et de ceux de M. le
« prince de Conti. C'était à qui l'aurait, hommes et femmes
« du plus haut parage, et de la meilleure compagnie, et
« ne l'avait pas qui voulait, vieux à dîner, jeunes dans
« leurs parties; libertin et débauché à l'excès, gourmand
« à faire plaisir à table, et tout cela avec une vérité et un
« sel qui ravissait. De cette façon, Boudin fut bientôt
« gâté. D'ailleurs, c'était un compagnon hardi, audacieux,
« qui se refusait peu de choses, et qui n'en ménageait
« aucune quand il n'en craignait point les retours, ou
« quand il était poussé, et devenu fort familier et de là
« fort tôt très impertinent. Initié de cette sorte dans le
« monde le plus choisi, il se mit dans l'intrigue, et il sut
« et fut de bien des choses secrètes et importantes de la
« cour. »

A propos de Boudin, Saint-Simon fera encore un peu plus loin une remarque, qui prouve combien il avait une exacte compréhension de la médecine et de tout ce qu'elle demande de persévérance et de pratique pour arriver à être à la hauteur de sa tâche. « Quoique Boudin aimât

« son métier, il s'y rouilla tout à fait, parce qu'il ne pre-
« nait plus la peine de voir des malades ».

A l'opposé de ces officiels, il en était d'autres, que l'on
appelait les empiriques; le plus célèbre fut Helvétius.

« C'était un gros Hollandais qui, pour n'avoir pas pris
« les degrés de médecine, était l'aversion des médecins,
« et en particulier l'horreur de Fagon, dont le crédit était
« extrême auprès du roi, et la tyrannie pareille sur la
« médecine et sur ceux qui avaient le malheur d'en avoir
« besoin. Cela s'appelait donc un empirique dans leur
« langage, qui ne méritait que mépris et persécution et
« qui attirait la disgrâce, la colère et les mauvais offices
« de Fagon, sur qui s'en servait. Il y avait pourtant long-
« temps qu'Helvétius était à Paris, guérissant beaucoup de
« gens rebutés ou abandonnés des médecins, et surtout
« les pauvres qu'il traitait avec une grande charité. Il en
« recevait tous les jours chez lui à l'heure fixée tant qu'il
« en voulait venir à qui il fournissait les remèdes et sou-
« vent la nourriture. Il excellait particulièrement aux
« dévoiements invétérés et aux dysenteries. C'est à lui
« qu'on est redevable de l'usage et de la préparation
« diverse de l'ipécacuanha pour les divers genres de ces
« maladies et le discernement encore de celles où ce spé-
« cifique n'est pas à temps ou même n'est point propre.
« C'est ce qui donna la vogue à Helvétius qui d'ailleurs
« était un bon et honnête homme, homme de bien, droit
« et de bonne foi. Il était excellent encore pour les petites

« véroles et autres maladies de venin, d'ailleurs médiocre
« médecin. »

Enfin Saint-Simon ne fait que citer Petit à l'occasion de sa mort : « Il avait de l'esprit, du savoir, de la pratique, « et de la probité, et cependant *il est mort sans avoir* « *jamais voulu admettre la circulation du sang. Cela m'a* « *paru assez singulier pour ne le pas omettre* ».

Cette dernière phrase montre combien notre auteur était opposé à la routine, et était disposé à admettre, sans en attendre une plus grande démonstration, des faits physiologiques récemment découverts.

CONCLUSIONS

Un pareil travail ne comporte guère de conclusions ; nous avons essayé de montrer l'esprit scientifique et clinique de Saint-Simon, tel qu'il nous apparaissait à la lecture des Mémoires.

Nous nous contenterons donc de rendre un dernier hommage à son bon sens médical en rappelant ce qu'il dit à propos de l'opération de la taille pratiquée sur son beau-père le Maréchal de Lorge. Il fut opéré par un certain frère Jacques qui avait « trouvé une manière de faire la « taille par à côté de l'endroit ordinaire, qui avait l'avantage d'être plus promptement faite et de ne laisser après « aucune des fâcheuses incommodités qui sont très souvent les suites de cette opération faite à l'ordinaire ».

Ce frère Jacques avait eu plusieurs succès opératoires.

« Il se trouva une petite pierre, puis de gros champignons et dessous une forte grosse pierre. *Un chirurgien, qui eut su autre chose qu'opérer de la main* aurait tiré la petite pierre et en serait demeuré là pour lors. Il aurait fondu par des onguents ces escrescences de chair adhérentes à la vessie qui s'en seraient allées par les suppurations, après quoi il aurait tiré la grosse pierre.

La tête tourna au frère Jacques, *qui n'était* que bon « opérateur de la main. Il arracha ces champignons.

« L'opération dura trois quarts d'heure et fut si cruelle « que frère Jacques n'osa aller plus loin et remit de tirer « la grosse pierre. »

Le résultat d'une telle intervention ne se fit pas attendre. M. de Lorge mourut trois jours après sans que frère Jacques n'ait voulu accepter le concours d'un chirurgien.

Cette observation montre bien la clairvoyance et le jugement si juste de Saint-Simon qui pensait qu'un bon chirurgien ne doit pas seulement être une main, mais qu'il doit posséder la qualité que nous appelons volontiers aujourd'hui le sens chirurgical qui permet de proportionner l'opération à chaque cas qui se présente.

Observateur clairvoyant et plein de bon sens, Saint-Simon possédait donc bien les qualités qui font un vrai clinicien.

Vu: Bon à imprimer :
Le Président de Thèse,
JEANNIN.

Vu et PERMIS d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
APPELL.

Vu :
Le Doyen,
ROGER.

Table des Matières

INTRODUCTION	9
Observations diverses	11
Saint-Simon Psychiâtre	34
Régimes et Thérapeutique.....	38
Les médecins des « Mémoires »	45
Conclusions	51

Imprimerie Spéciale de la Librairie LE FRANÇOIS
91, boulevard Saint-Germain, Paris

